Ami du Clergé du 12 avril 1951

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — D. La Rédemption pour les non catholiques : XVII. Comment peut se réaliser leur salut, 105.
Le Jubilé 1951. — III. La beauté de la vie chrétienne, 106. — IV. La sainte Eucharistie, 108.
Dominicales mariales de mai. — II. Marie corédemptrice, 109.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXXI. Clément VIII et Paul V, 111.

JESUS LE REDEMPTEUR

D. — La Rédemption pour les non catholiques

XVII

COMMENT PEUT SE RÉALISER LE SALUT DES NON CATHOLIQUES ET MÊME DES INFIDÈLES

Mes frères,

Dieu veut le salut de tous les hommes et ce salut ne peut être réalisé pour chacun d'eux que par la Rédemption du Christ. Il est donc nécessaire que tous les hommes, tous sans exception, les non catholiques et même les infidèles, puissent participer à cette rédemption.

Voici la doctrine de l'Eglise sur ce point délicat, l'un des plus difficiles peut-être de la théologie catholique ; et ici, plus encore qu'ailleurs, il convient de partir des points très fermes pour mieux situer les solutions librement discutées.

I. — *Hors de l'Eglise, pas de salut...*

Première vérité très nette à la base de la question : nul ne peut être sauvé s'il n'appartient pas à la véritable Eglise de Jésus-Christ. Nous aurons à nuancer l'axiome si connu : « Hors de l'Eglise, point de salut » : mais il est vrai en tous ses termes. Entendez S. Pierre en sa première épître (III, 20) : ne furent sauvés du déluge que ceux qui s'étaient réfugiés dans l'arche ; ne seront sauvés de la mort éternelle que ceux qui sont effectivement dans l'Eglise par le baptême.

Faut-il vous rappeler cette vérité capitale ? Le Christ, Notre-Seigneur, ayant acquis par sa mort la somme de grâces suffisante pour effacer les péchés de tous les hommes et leur ouvrir le ciel n'a pas laissé ce capital à la disposition immédiate de chacun ; il a fondé une société à qui il l'a confié et qui est l'intermédiaire obligé entre lui et nous. Mais l'Eglise n'est pas une société composée d'individus séparés les uns des autres, dont seule la croyance commune opère le rapprochement ; elle n'est pas non plus un assemblage purement extérieur d'hommes soumis aux mêmes disciplines ; elle est le Christ continué, prolongé, nous donnant vie et accroissement spirituel. Or, puisqu'il n'y a qu'un seul Christ, il ne peut y avoir qu'une seule véritable Eglise, non pas tant parce que la vérité est une, et qu'il n'est pas possible que soient enseignées au nom du même Jésus-Christ des doctrines opposées, mais parce qu'il n'y a qu'un seul corps du Christ et qu'en supposer plusieurs serait une absurdité.

II. — *Comment les non catholiques peuvent appartenir à l'Eglise*

Cette appartenance nécessaire à l'Eglise du Christ pose un problème tragique. D'une part, il y a des hommes — et en très grand nombre — qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ. Ne croyez pas que j'envisage simplement les peuplades éloignées que nous appelons païennes, chez lesquelles la révélation n'a pas encore pénétré ; mais il existe, beaucoup plus rapprochés de nous, des êtres humains pour lesquels un paganisme foncier, dont je n'ai pas aujourd'hui à rechercher les causes, a éteint, si étrange que cela puisse paraître de prime abord, tout sentiment religieux. D'autre part, je vois des hommes professant d'autres religions que celle de Jésus-Christ ou refusant d'adhérer à la seule Eglise qu'il a fondée. Je les suppose de bonne foi, persuadés qu'ils sont de posséder la vérité, et fidèles aux prescriptions de leur culte. Comment ceux-là, comment les païens peuvent-ils, pour être sauvés, appartenir à l'Eglise du Christ qu'ils ignorent ou rejettent ?

La théologie catholique répond par une distinction qu'il nous faut bien comprendre. Ceux qui sont d'Eglise par le baptême et la pratique, ne sont pas seuls dans le bercail du Christ. D'autres les rejoignent par une appartenance plus cachée, plus intime et, à vrai dire, essentielle. Pour le faire entendre, la théologie se sert des expressions que vous avez lues jadis dans votre catéchisme : le corps et l'âme de l'Eglise. Oui, l'Eglise est à la fois visible et invisible. Elle est visible par son organisation extérieure : nous lui appartenons de ce fait par le lien de la même foi extérieurement professée, par le lien de l'obéissance aux pasteurs légitimes, par le lien d'une même participation aux sacrements institués par le Christ. Tout baptisé, quel que soit son état de conscience, fait partie du corps de l'Eglise, tant qu'il ne s'en est pas volontairement séparé. Invisible est l'action de l'Esprit-Saint qui sanctifie les hommes, les remplit de grâce, les fait participer à la vie de Jésus-Christ. Et cette action s'étend sur ceux-là qui peuvent ne pas être, de fait, incorporés à l'Eglise. S'ils vivent de la vie de la grâce que leur communique l'Esprit-Saint — et ils le peuvent — ils ne sont pas séparés intérieurement de l'Eglise ; ils sont de son âme et, par un désir peut-être inconscient, de son corps.

III. — *Nécessité de la foi*

Nous parvenons ainsi à un troisième point, aussi important et aussi sûr que les deux

premiers. Pour faire partie de l'Eglise, posséder la grâce et participer à la Rédemption, en un mot, pour être sauvé, il faut avoir la foi. « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu » (Hebr., xi, 6). Evitons ici ce qui serait excès ou défaut. Excès, si nous exigions de tous les hommes une adhésion explicite à toutes les vérités que l'Eglise nous impose de croire : cela, de toute évidence, n'est pas possible, et l'épître aux Hébreux précise dans un texte capital : « Pour approcher de Dieu, il faut croire qu'il existe et qu'il est rémunérateur à ceux qui le cherchent ». Pas de foi, et par conséquent pas de salut sans la croyance à ces deux articles : Dieu et sa Providence surnaturelle.

Mais, même réduit à ce minimum essentiel, la foi ne doit jamais être, pour personne, un simple désir de croire ou un sentiment vide de toute croyance positive ; elle est toujours une adhésion de l'esprit, sous l'influence de la grâce, à la parole de Dieu qui enseigne et c'est là qu'en dernière analyse se trouve la difficulté.

IV. — *Comment cette foi est-elle possible au non catholique*

Comment tout homme adulte, ne connaissant pas ou connaissant peu la prédication évangélique, mais par ailleurs docile à la voix de sa conscience, pourra-t-il recevoir de Dieu cette illumination qui lui fera dire : Je crois, et qui lui procurera la justification et le salut ?

Il ne m'appartient pas de vous exposer en détail les systèmes théologiques : Dieu est infiniment puissant et infiniment bon ; il s'intéresse à toutes ses créatures et les moyens qu'il emploie pour les atteindre individuellement sont d'une extrême variété.

Pour les chrétiens non catholiques le salut éternel est facile à ceux d'entre eux — et ils sont nombreux — qui, de bonne foi dans leur religion protestante ou orthodoxe, en utilisent les moyens spirituels pour se rapprocher de Dieu, leur souverain Seigneur et rémunérateur. Ils ont la foi en Jésus-Christ leur rédempteur ; ils sont baptisés et les orthodoxes possèdent les mêmes sacrements que nous.

Pour les monothéistes, qui croient en Dieu, juifs ou musulmans et qui sont convaincus d'être dans la vérité, l'acte de foi qui prépare la justification, l'acte d'amour de Dieu qui la réalise dans leurs âmes sont encore relativement faciles.

Certaines âmes païennes, mais de bonne volonté, auront le souvenir d'anciennes traditions, d'anciennes révélations remontant à l'origine du monde et pourront, en utilisant cette tradition primitive, faire l'acte de foi requis pour la justification. Pour d'autres, ce sera peut-être l'écho de la révélation chrétienne, répercuté inconsciemment chez eux par des hérétiques ou même des infidèles. Toute doctrine religieuse, si éloignée soit-elle du dogme catholique, garde un minimum de croyances. Et celui qui en est muni possède au moins l'instruction sommaire nécessaire pour la foi et le salut.

Ce peut être aussi, pour un grand nombre de païens — et il en est dans nos cités — la prédication muette de l'exemple ou de la charité. Qui dira, m. f., combien vous êtes capables de prêcher la vraie foi ? A ceux qui vous voient agir en chrétiens, vous apportez le désir de connaître et de pratiquer une religion qui donne tant de délicatesse et de bonté. A travers votre conduite, ils sont prêts à voir la juste et bonne Providence.

Certes, il est encore d'autres moyens dont Dieu peut se servir pour amener à lui les âmes. Il peut même, disent les théologiens — et rappelez-vous l'exemple du centurion Corneille, dans les Actes des Apôtres — il peut à l'occasion user du miracle pour suppléer au défaut de l'apostolat direct. Ce qu'il faut retenir, c'est que nul ne sera privé de secours surnaturel et que la Rédemption du Christ est accessible à tous.

* *

Notre résolution sera une prière fervente pour le grand nombre des infidèles appelés à connaître et à aimer Dieu. Ils n'ont pas la facilité des chrétiens et surtout des catholiques pour parvenir sans effort à la vérité ; ils sont privés des sacrements sources de vie ; ils n'ont pas reçu le don gratuit et ineffable de la foi et ils se débattent dans un milieu souvent peu favorable à son éclosion. Si la grâce de Dieu ne leur fait pas défaut, elle se heurte souvent à des préjugés ancestraux et à des habitudes enracinées.

Prions donc pour que se réalise cette parole de N.-S. Jésus-Christ que vous avez lue tout à l'heure dans l'Evangile : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène ; elles entendront ma voix et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur » (Jo., x, 16). Ainsi soit-il.

LE JUBILE 1951

III

LA BEAUTÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

En essayant de répondre à la grande question de S. Anselme : *Pourquoi un Dieu-Homme ?* Je vous ai parlé du péché, de sa gravité, de sa laideur, de la nécessité de recourir à la miséricorde divine et à la grâce de Jésus-Christ pour le guérir dans nos âmes.

Mais il s'en faut bien que nous en ayons par là épuisé la question immense qui était posée : pourquoi un Dieu-Homme ? Assurément, c'était pour racheter nos péchés, nous réconcilier avec Dieu, nous rouvrir les voies du salut et du bonheur éternel. Mais ce n'est là qu'un point de vue, en quelque sorte, négatif. Guérir un malade, c'est bien ; le faire vivre d'une vie nouvelle, plus active, plus ardente, plus fructueuse qu'avant sa maladie, c'est mieux encore.

Il ne faut pas considérer notre foi chrétienne seulement dans son aspect négatif, élémentaire. Il faut la voir dans son épanouissement, dans sa merveilleuse splendeur. Voyons donc, en ce troisième jour du Ju-

bilé, la « beauté de la vie chrétienne » : la grâce sanctifiante, ses effets dans nos cœurs, et les admirables ascensions spirituelles qu'elle rend possibles dans nos âmes. Pour cela, je dirai d'abord ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseigné sur la vie de la grâce et, secondement, ce qu'ont dit, à ce sujet, quelques-uns des plus grands penseurs des temps modernes et contemporains.

I. — *Enseignements du Christ et de S. Paul*

Dès le début de sa vie publique, N.-S. a donné de son œuvre parmi nous, une idée surprenante, inattendue, bouleversante. Il disait, par exemple, au savant juif Nicodème : « En vérité, en vérité, quiconque ne renaît par l'eau et l'Esprit-Saint, ne peut entrer au royaume des cieux. »

C'était dire qu'il apportait à l'homme une nouvelle naissance, comme une création nouvelle, une manière d'être supérieure à la nature, quelque chose de divin et de surnaturel. Il ne nous laisse pas dans l'état où nous étions auparavant ; il fait de nous des membres de l'Eglise, des membres du Corps mystique et, en toute vérité, de nouveaux Jésus-Christ, des enfants de Dieu, des frères adoptifs du Christ ! Comme il importe de comprendre cela ; comme il est nécessaire de faire un acte de foi en cette transformation totale de notre être !

Mais ce n'est pas seulement dans son entretien avec Nicodème que Jésus s'est expliqué sur ce point. Tout le long de l'Evangile, la même pensée reparaît, avec de nouvelles clartés, de nouveaux développements.

Parlant à la Samaritaine, auprès du puits de Jacob, Jésus lui fit entendre : ceux qui croiront en moi recevront une eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle... Cette nouvelle vie, que nous appelons *vie de la grâce*, est un jaillissement, une force ascensionnelle qui va jusqu'au ciel, jusqu'au royaume de Dieu.

Un autre jour, Jésus, parlant précisément de sa venue sur la terre et de ce qu'il voulait y faire, a prononcé cette parole profonde : « Je suis venu jeter le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire, si ce n'est qu'il soit allumé ! »

Ne cherchons pas longtemps une harmonie entre ces diverses paroles du Christ. Toutes les images, tous les symboles qu'il nous propose sont parfaitement clairs. Cette nouvelle naissance créée en nous par le baptême, cette eau jaillissante, qui est l'eau de la grâce, c'est aussi un feu, une flamme qui brille, qui monte, qui nous emporte, et que Jésus est venu allumer sur la terre. De quelle flamme s'agit-il ? Evidemment de la flamme de l'amour divin. Tout l'Evangile peut être défini « une histoire d'amour » : l'histoire de l'amour de Dieu pour nous. S. Jean le dit : « Dieu a tant aimé les hommes, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui... possède la vie éternelle !... » La vie de la grâce en nous sera donc essentiellement une vie d'amour et sa loi suprême, le commandement premier qu'elle reconnaîtra sera celui que Jésus a si puissamment exprimé : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces ! » Et ce n'est pas tout : la vie chrétienne est encore et surtout une vie d'intimité avec Jésus, une vie d'appartenance à lui : Je suis la Vigne et vous êtes les branches, dit-il. Nous ne faisons qu'un avec lui, un seul corps, un seul être mystique, en sorte que S. Augustin a pu appeler l'Eglise, l'ensemble des chrétiens unis à Jésus par la grâce : *le Christ total.*

Et nul n'a mieux expliqué tout cela que S. Paul, qui a repris la comparaison d'un corps humain, en précisant que Jésus est la tête, notre tête, et que nous sommes les membres ; ou encore qu'il est l'Epoux et que l'Eglise est l'Epouse, mais de telle façon qu'ils soient un seul être dans une seule chair !

II. — *Comment ont parlé les plus grands docteurs ?*

Je serais infini, si je prétendais vous donner un aperçu, même très rapide, de toutes les magnifiques considérations qui ont été faites sur tout cela par les Pères et par les grands orateurs. Je me bornerai à deux ou trois textes, l'un d'un très grand mystique, les deux autres d'auteurs laïques du XVII^e^ et du XX^e^ siècles.

a) *S. Jean de la Croix.* — Très grand mystique, docteur de l'Eglise, l'un des plus profonds et des plus prenants écrivains du XVI^e^ siècle. Dans son livre, la *Vive Flamme de l'Amour*, il expose que Dieu est présent dans toutes les âmes des hommes, parce que, dit-il, sans lui, nul ne peut être, nul ne peut subsister. C'est Dieu qui donne à tout ce qui est la possibilité d'être et de se maintenir dans l'existence. Il est donc présent dans toutes les âmes. Mais il est en nous de deux manières bien différentes, selon l'attitude envers lui de cette volonté libre qu'il nous a donnée et qu'il respecte jalousement. Dans les uns, il est présent, comme un étranger, comme quelqu'un à qui on ne pense pas, que l'on ne laisse pas agir, que l'on considère comme un intrus, comme un maître importun et détesté, comme un témoin gênant, comme un juge redoutable et redouté. C'est le cas des pécheurs !

Dans les autres, Dieu est présent comme un Père auprès de son enfant, comme un Roi dans son domaine, comme un maître dans sa demeure. Mais là encore, il y a bien des différences, car toute la perfection, toute la sainteté, toute la splendeur de la vie spirituelle consiste à laisser Dieu en nous le *seul Roi*, le *seul Maître* de toutes choses, en nous détachant de tout ce qui n'est pas en lui ! Et c'est là le travail de toute une vie, que d'arriver à faire ainsi à Dieu, en nous-mêmes, une place toujours plus large, plus exclusive, plus soumise à toutes ses volontés. Tout le mystère de la perfection spirituelle est dans ce travail de dépouillement de nous-même, pour tout livrer, tout abandonner, dans l'amour et la joie, à Dieu seul !

N'est-ce pas là, je vous le demande, une conception sublime de l'état de grâce et des fruits qu'il peut produire en nous ? N'est-ce pas logique et raisonnable tout en étant aussi divin et surnaturel ? Nous sommes appelés à être amis de Dieu, bien plus à être participants de la nature divine, à être des « dieux » !

b) Voici maintenant un penseur laïque. Il est vrai vrai que c'est peut-être le plus génial de tous nos penseurs français : *Blaise Pascal*. Dans une page célèbre des *Pensées*, il dresse le tableau suivant de la création universelle :

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'*un autre ordre, surnaturel.* »

Ce texte bien connu établit le tableau des trois ordres : de la matière, de l'esprit, de la grâce ! Et rien n'est plus exact que ce tableau, qui élève la vie chrétienne au-dessus de toute réalité matérielle, sans en excepter les chefs-d'œuvre de la littérature profane, de l'art, de la science, etc.

c) Et après Pascal, qu'il me soit permis de citer un penseur de notre siècle, un de ces hommes que le mal du siècle avait touché, mais qui revint à la foi ancestrale et qui eut le mérite de faire ce que tout homme intelligent devrait faire : repenser son catéchisme : je veux parler de *Ch. Péguy*.

« Il y a cinq règnes, a-t-il écrit : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, le règne humain et le règne chrétien... Il n'y a pas moins d'écart et il n'y a pas moins de discontinuité, du troisième au quatrième et du quatrième au cinquième, qu'entre n'importe lequel des trois autres. » — Et encore : « Le chrétien est autant une promotion dans l'homme, que l'homme dans l'animal ou que le végétal sont une création dans la matière brute. »

* *

Quelle haute idée tout cela doit nous donner de notre noblesse, de notre grandeur ! Il n'y a rien au-dessus de cette réalité : être ami de Dieu, frère de Jésus-Christ, enfant de l'Eglise, vivre dans une vie sacrée, dans une vie de foi, d'espérance et de charité, dans une vie qui n'est que la préface de la béatitude éternelle, une vie qui peut s'appeler « une éternité commencée » ! « Reconnais ta dignité, ô chrétien, s'écriait S. Léon, et ne retombe plus jamais, par une conduite dégénérée, dans ton ancienne bassesse. » Prenons conscience une fois pour toutes de cette fierté, de cette grandeur et ne la perdons plus jamais ! Ainsi soit-il.

IV

LA SAINTE EUCHARISTIE

Mes frères,

Le soir du Jeudi Saint, avant de partir au Jardin des Oliviers, pour y subir d'abord sa tragique agonie solitaire, et porter le poids d'un monde, puis être trahi, arrêté, enchaîné, entraîné par les soldats, Jésus institua le sacrement de l'Eucharistie, qui devait être comme le chef-d'œuvre de son amour.

Comme tous les gestes évangéliques, ce fut quelque chose de très simple et de très profond tout ensemble. Vers la fin du repas liturgique de la Pâque juive, qu'il célébrait pour la dernière fois, Jésus prit un peu de pain sans levain, — car la loi juive exigeait qu'il n'y en eût pas d'autre sur la table à cette date, — et après avoir levé les yeux au ciel, dans une prière muette, il le bénit et le présenta à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez : *Ceci est mon corps qui est livré pour vous !* »

Il prit de même un peu de vin dans une coupe ou calice et il le bénit de la même manière, puis le donna de nouveau à ses apôtres, en disant : « Buvez-en tous, *ceci est le Calice de mon Sang qui est versé pour vous.* » Et il ajouta : « *Faites ceci en mémoire de moi !* »

Que de choses, que de pensées encloses, que de mystères et d'intentions divines dans cet acte qui était une création merveilleuse faite pour traverser les âges ! Impuissant à tout dire, en face d'un tel trésor, nous nous en tiendrons à ces deux pensées : 1° l'Eucharistie est une nourriture ; 2° l'Eucharistie est un mémorial.

I. — *L'Eucharistie, nourriture*

Sur ce point N.-S. a insisté lui-même, environ un an avant l'institution de l'Eucharistie, au cours d'une vive discussion avec les Juifs, dans la synagogue de Capharnaüm. Jésus avait nourri, dans le désert, une foule immense avec quelques pains et quelques poissons. L'enthousiasme avait été si grand qu'on avait voulu le faire roi malgré lui, le forcer à se mettre à la tête de ses partisans pour secouer le joug de l'occupation romaine. Jésus qui devait dire un jour : « mon royaume n'est pas de ce monde », Jésus qui se plaçait infiniment au-dessus de la politique et des ambitions humaines, s'était échappé pour prier seul dans la montagne. Puis, il avait franchi le lac de Génésareth, et, à la grande surprise de tous, la foule l'y avait retrouvé. Une discussion s'était engagée, entre les Juifs déçus et lui. Il avait essayé de les élever du plan humain au plan spirituel et divin, en leur prêchant la nourriture de l'âme, par la foi d'abord. Et c'est alors qu'il avait levé le voile sur ses intentions eucharistiques.

« Je suis le Pain de vie, déclara Jésus. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le Pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point ! Je suis le Pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, *il vivra éternellement* et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. »

Paroles inoubliables ! Mais paroles étonnantes, disons même incompréhensibles, si celui qui les prononçait n'avait été qu'un homme comme nous ; mais parole infiniment précieuses et infiniment efficaces, dès lors qu'il s'agissait d'un Dieu.

De fait, les Juifs expriment leur étonnement, leur doute, leur incrédulité : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Mais Jésus, loin de se dédire, insiste. Il répète sa promesse. Il la reproduit sous plusieurs formes également claires, décisives :

« En vérité, en vérité, dit-il, — employant cette formule si personnelle qui était dans sa manière pour attirer l'attention et fonder la foi de ses auditeurs, — *en vérité, en vérité*, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le Pain descendu du ciel : ce n'est pas comme celui que vos pères ont mangé dans le désert et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. »

Jésus pouvait-il insister avec plus de force, plus d'autorité, plus de majesté, plus d'amour ?... Après son discours, il fallait opter. Les uns, dit l'Evangile, crurent en lui et restèrent fidèles. Les autres se séparèrent de lui et refusèrent de croire.

Pour nous, nous sommes de ceux qui ont cru, qui croient et qui veulent croire à jamais. Pourquoi ? — Parce que c'est Jésus qui a parlé, et qu'il est la Vérité éternelle. Pourquoi encore ? — Parce qu'à toutes les objections de la faible raison humaine, nous avons une réponse radicale : Tout ce que vous objectez est juste, est vrai, dans l'ordre humain, dans le règne humain. Mais l'Eucharistie n'appartient pas plus que la

foi chrétienne, pas plus que la vie chrétienne, à l'ordre humain, au règne humain. Elle appartient à l'ordre chrétien, dont nous savons qu'il est au-dessus du règne humain. L'eucharistie appartient à l'ordre de l'amour et, considérée sous cet angle, elle est toute harmonie, adaptation au but cherché et voulu par Dieu et par Jésus-Christ, à savoir de nourrir en nous l'amour divin !

II. — *L'Eucharistie. mémorial*

Tout ceci prend une force plus grande encore, quand nous considérons l'institution elle-même de l'Eucharistie, au soir du Jeudi Saint. Nous ne voyons pas que Jésus ait reparlé de son dessein de donner sa chair à manger et son sang à boire, sous les espèces du pain et du vin consacrés. Il y avait, dans sa pensée, une sainte préméditation, un calcul voulu, réfléchi.

Il rappelle implicitement ce qu'il avait dit, auparavant, sur le caractère de nourriture spirituelle de l'âme puisqu'il dit : « Prenez et mangez ». Ce qu'on mange est nourriture. « Prenez et buvez ». Ce qu'on boit est breuvage. L'eucharistie est donc bien nourriture et breuvage de notre âme. .. Mais il ajoute maintenant : « Faites ceci en mémoire de moi ! » L'eucharistie sera donc aussi un mémorial. Je ne dis pas simplement un *souvenir*, mais bien un *mémorial*. Je ne sais si je ne me trompe, mais le mot souvenir a quelque chose de moins fixe, de moins durable, de moins monumental que le mot mémorial. Nous appelons, ici, un mémorial, un rite sacré qui a pour but de rappeler à jamais le souvenir de Dieu et de ses bienfaits. En ce sens Bossuet a dit : « On se prosternait devant l'Arche, comme devant le Mémorial de Dieu. »

Nous, ce n'est pas devant l'Arche, comme les Juifs, que nous nous prosternons, mais devant l'Eucharistie, devant l'autel où elle est réalisée, devant le tabernacle où elle est enfermée pour nous.

L'Eucharistie est le plus sacré des souvenirs, car elle rappelle tous les enseignements, tous les actes, et par dessus tout, tout le dévouement du Christ. Elle rappelle la Passion volontaire qu'il a subie pour nous. Elle représente le don de son Corps, de son Sang et de sa vie, sur la croix pour notre salut. Elle est l'image vivante de son amour. Dans l'Eucharistie, il se donne à chacun de nous, par un moyen si bien choisi, si simple et si parfait que toute la perfection de l'Evangile s'y trouve reproduite... Le propre de l'Evangile, c'est la simplicité et la sublimité. Et dans le même temps, on ne peut rien trouver de plus élevé, de plus divin, de plus inépuisable. On ne trouve de termes de comparaison avec l'Evangile que dans les œuvres de Dieu même. Qu'y a-t-il de plus simple et cependant de plus admirable qu'une fleur, un oiseau, une étoile ? Voilà les œuvres de Dieu ! Eh bien ! comparez, qu'y a-t-il de plus simple et de plus parfait qu'une prière comme le « Notre Père », qu'une parabole comme celle du semeur, ou du bon Samaritain, ou de l'Enfant prodigue ?

Ainsi, l'Eucharistie : un peu de pain, un peu de vin, une parole consécratoire, puis la présence réelle, substantielle, personnelle, sous les apparences du pain et du vin, de notre Ami, de notre Sauveur, de notre Frère, de notre Seigneur, Jésus, devenu notre aliment et notre Mémorial... Merveille incompréhensible à la simple raison, elle est en accord parfait avec tout ce que nous savons de la vie chrétienne, de la loi d'amour qui en est l'essence, de la vie éternelle à quoi nous tendons et qui est notre fin suprême.

* *

En terminant ces prédications de ce Jubilé, je fais donc appel à votre foi. Restons toujours au niveau où Jésus s'est placé et nous a placés. Nous sommes en plein surnaturel, dans le royaume de Dieu, dans le royaume de l'amour. Restons-y jalousement ; ne descendons pas, ne nous diminuons pas. Et que le pardon apporté par ce Jubilé, que l'indulgence qu'il vous a acquise maintiennent vos âmes dans l'amitié de N.-S. ressuscité. Ainsi soit-il.

FIN

DOMINICALES MARIALES DE MAI

II

MARIE CORÉDEMPTRICE

De tous les titres de la T. S. Vierge, le plus haut, c'est celui que lui donne notre prière : *Sainte Marie, Mère de Dieu.* Cette Mère a pour fils son Dieu. Même si on ne « réalise » pas tout le contenu de la juxtaposition de ces deux mots : Mère de Dieu — et on ne le peut puisque c'est un mystère — il n'est pas pas possible que la Sainte Vierge ne nous apparaisse, à ce titre, bien au-dessus de toutes les autres créatures, introduite dans un monde très supérieur au nôtre, emportée aux confins même de la divinité.

On entrevoit même ou l'on admet aisément que cette destinée unique entraîne avec elle tout un ensemble de privilèges, de prérogatives, de privautés : conception immaculée, plénitude de grâces, maternité virginale. Il faut tout de même que cette femme soit « la digne Mère de Dieu », c.-à-d. dans des conditions qui fassent honneur au Dieu dont elle est la Mère. Et ces miracles de nature et de grâce dont elle est l'objet entourent son image d'un halo de gloire qui grandit encore notre admiration.

Mère de Dieu, Marie est vraiment la bénie entre toutes les femmes. Tout chrétien, catholique ou protestant, ne peut s'empêcher de la placer bien haut, au sommet, dans la hiérarchie des grandeurs humaines. Dans l'histoire de Dieu avec l'humanité elle est au moins la Reine-Mère qu'on associe à la gloire de la royauté.

Mais, une Reine-Mère, dans nos régimes humains, n'a aucune part au gouvernement de la nation. Elle vit dans son palais, étrangère à la marche des affaires publiques. Elle est prise seulement dans le reflet du prestige qui se rattache à la royauté et de l'éclat qui le rehausse. Faudrait-il se représenter seulement ainsi la Sainte Vierge ? Des circonstances, absolument indépendantes de sa volonté, auxquelles elle n'est pour rien, lui ont fait cette haute situation. C'est un honneur, et le plus grand, auquel on ne trouve pas d'équivalent, mais enfin ce n'est qu'un honneur.

Vraiment, ce serait regarder les choses dans l'abstrait, sans tenir compte des données de l'histoire. Cette Vierge, Mère de Dieu, est la mère du Dieu libérateur, sauveur, rédempteur, *Mater Salvatoris*. Bien plus, elle a eu à décider consciemment et librement de son destin, et à travers son destin de celui de son Fils et de son œuvre... Si bien qu'il faut dire qu'elle est arrivée

par ses propres moyens — en sous-entendant toujours évidemment l'action de la Providence, comme dans toute réussite humaine — qu'elle a accepté sa maternité en vue et à cause de la mission de son Fils, qu'elle a été dans l'ordre du temps la première initiatrice de son œuvre.

Laissons de côté les raisonnements. Le philosophe entendait prouver le mouvement en marchant. Nous prouverons la coopération active de la Sainte Vierge au relèvement de l'humanité en le saisissant sur le vif dans ce *dialogue entre elle et l'ange*, dans ce grand conseil si vous voulez, le plus grand de l'histoire, d'où est sortie l'Incarnation, et déjà dans son prolongement, la Rédemption.

I. — *Le message de l'Archange*

Les salutations faites — car il faut nous en tenir à l'essentiel — quelles ont été les propositions présentées à Nazareth, le jour de l'Annonciation, à cette jeune fille de seize ans ?

« Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur notre Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera à jamais sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin » (Luc, I, 30).

Faites abstraction de toute lumière spéciale, donnée à cet instant à cette jeune fille, encore que nous ne puissions en douter à un moment où elle va avoir à se prononcer sur un événement à retentissement sur toute l'histoire de l'humanité, ces paroles étaient suffisamment claires pour une pieuse israélite, familiarisée avec la lecture des prophètes. Au sujet du Messie dont la promesse emplit la Bible, Isaïe avait parlé d'une Vierge qui enfanterait l'Emmanuel, les psaumes annonçaient qu'il occuperait le trône de David son Père, Daniel avait dit que son règne n'aurait pas de fin. Aussi bien, si Dieu parle à quelqu'un c'est pour se faire comprendre.

Mettez que ces mots : on l'appellera le Fils du Très-Haut, marque seulement une relation très intime de l'enfant annoncé avec Dieu, sans désigner explicitement qu'il sera le Fils de Dieu lui-même, la seconde personne de la Sainte Trinité. Les savants eux-mêmes parmi les docteurs juifs ignoraient probablement que le Messie serait le Fils de Dieu en personne et sans doute ne voyaient-ils en lui qu'un homme providentiel qui apporterait le salut promis. Cela ne change rien à la portée du message pour ce que nous avons à démontrer.

Remarquez, si vous voulez, que ce message prend la forme d'un ordre, de l'annonce d'un événement qui s'accomplira, d'une affaire déjà en voie d'exécution. Vous admettrez tout de même qu'obéissance est demandée à cet ordre, qu'il y faut l'acquiescement de l'intéressée, que tout restera en suspens si elle refuse. Autrement pourquoi Dieu prendrait-il la peine d'informer sa créature et pourquoi l'ange attendrait-il sa réponse ?

Ainsi le message est clair. Il va enfin venir ce Messie dont la promesse était l'espérance d'Israël, qui serait l'homme de la droite de Dieu pour libérer son peuple, dont la royauté ne connaîtrait plus les vicissitudes de tant de rois détrônés d'Israël mais s'étendrait désormais jusqu'à la fin des temps. Et c'est elle, la Vierge de Nazareth, qui serait sa Mère.

Et en effet, tout de suite la Vierge a compris : nous ne voyons pas qu'elle interroge sur l'identité du Fils qui lui est annoncé : Voulez-vous me dire que je serai la Mère du Messie ? Serait-ce le Messie enfin attendu ? Tout de suite elle a cru : nous n'entendons pas qu'elle exige un signe comme Zacharie à l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste et nous avons le témoignage explicite de sa foi par la bouche de sa parente Elisabeth : « Heureuse celle qui a cru ! car elles seront accomplies les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur ! » (Luc, I, 45). Tout de suite elle se met en devoir de répondre aux ordres de Dieu : la voici qui demande comment elle deviendra mère puisqu'elle s'est engagée à rester vierge : comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme : ce qui ne signifie pas : je n'ai pas de fiancé en vue — l'historien vient d'écrire qu'elle était fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph — ce qui ne peut signifier que : je suis résolue à ne point connaître d'homme.

Sur cette demande d'explication l'ange complète le message dont il est porteur. Après lui avoir annoncé la maternité du Messie, il lui en dit le caractère spécial, miraculeux, unique. Ce sera une maternité virginale, œuvre de Dieu en elle : « Le Saint-Esprit descendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'enfant né de vous sera saint ; il sera appelé le Fils de Dieu ».

Il ajoute même le signe qui n'a pas été demandé. Sa parente Elisabeth qu'on appelle la stérile a conçu un fils dans sa vieillesse et c'est actuellement son sixième mois. Rien n'est impossible à Dieu : il peut réaliser une maternité miraculeuse, il peut réaliser aussi une maternité virginale.

Voilà, dans ses lignes essentielles, tout le message dont Gabriel est porteur : Vous avez trouvé grâce devant Dieu : vous serez la Mère du Messie ; cette maternité sera une maternité virginale ; comme preuve de cette possibilité et de ma mission, je vous annonce la maternité d'Elisabeth, votre parente, qui a passé l'âge d'être mère.

II. — *La réponse de la Vierge*

Et quelle est la réponse de Marie à ces ordres qui engagent son destin et le destin du monde ? L'extraordinaire, c'est que l'Evangéliste écrive : « Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Il n'y eut entre l'ordre et l'obéissance qu'un imperceptible moment, par quoi s'affirment la forte personnalité, l'éminente sainteté, l'amour héroïque de cette jeune fille : vraiment Dieu ne pouvait mieux choisir.

Car enfin devant de moindres problèmes nous demandons le temps de la réflexion. Qu'on nous laisse peser le pour et le contre. On ne se décide pas à la légère.

Mère du Messie ! N'allez pas croire que cela ne représente que grandeur et gloire à l'esprit averti de cette pieuse israélite. Elle est de ceux et de celles qui, comme le saint vieillard Siméon, ont entrevu dans les prophéties ce qu'on a nommé « le scandale de Jésus » : « Cet enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël et pour être un signe en butte à la contradiction...» (Luc, II, 34).

Avant que cet homme, manifestement inspiré de Dieu, puisqu'il a reconnu dans l'enfant de la Présentation le Messie espéré alors que le peuple n'est pas

encore dans le secret, avant que cet homme lui dise dans quelques mois : Vous-même, un glaive transpercera votre âme, dès l'Annonciation Marie a eu le pressentiment, la vue anticipée, la certitude à faire trembler du tragique de sa destinée.

Certes le détail ne lui est pas encore connu de toutes les luttes, de tous les affronts, de toutes les ignominies qui composeront la rédemption du monde. Mais elle sait que son enfant annoncé est promis à la souffrance. Et qu'elle ignore ce que seront ces souffrances ne peut qu'ajouter à son inquiétude : l'inquiétude imagine le pire.

L'enfant et sa mère sont encore plus unis par le cœur que par le sang. Au premier malaise du petit, voici la mère aux abois : comment le martyre du fils ne serait-il pas le martyre de la mère ? Marie voit très bien qu'elle sera la Mère des douleurs à côté de l'homme des douleurs.

Comment ne pas comprendre le mot de notre poète (Rochefort) : « Quelle femme... Même au prix de ta gloire eut bravé tes douleurs ? »

Et pourtant, S. Luc écrit : Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

J'entends l'adjuration patéthique que lui adresse S. Bernard :

« O Vierge, vous venez de l'entendre ce prodige que le Tout-Puissant veut opérer... L'ange attend, il est temps qu'il rapporte au Seigneur votre réponse. Accablés sous la sentence de notre réprobation, nous aussi, ô Notre-Dame, nous attendons cette réponse ; on vous remet en mains le prix de notre salut ; si vous y consentez, nous sommes délivrés. Quoique sortie des mains de Dieu, inévitable serait notre perte, une parole de votre bouche nous rendra la vie. O douce Vierge, écoutez, écoutez les supplications d'Adam et de sa malheureuse race exilée du Paradis ; écoutez les soupirs d'Abraham et de David. Ne soyez pas insensible aux vœux des patriarches et des prophètes qui sont vos aïeux. L'univers à vos genoux attend la réponse. De vous dépend la consolation des affligés, le rachat des captifs, la grâce des condamnés, le salut des enfants d'Adam, de notre race enfin. O bonne Maîtresse, dites-la, cette parole que la terre, les enfers et le ciel attendent avec impatience... Quoi donc, n'êtes-vous pas la promise ou devons-nous en attendre une autre ?... Oui, vous êtes la femme par laquelle Dieu, notre Roi, a résolu d'opérer le salut de la terre. Pourquoi attendre d'une autre ce qui par votre entremise ne demande qu'un instant ? Il suffit que vous disiez Oui ! que vous prononciez un mot ! Répondez vite à l'ange et par l'ange au Seigneur. Dites une parole et vous recevrez le Verbe ; prononcez une parole qui passe et vous concevrez la parole qui demeure, le Verbe éternel de Dieu. Pourquoi tarder ? Que craignez-vous ? Croyez, consentez et recevez !... Ouvrez donc, ô Vierge bénie, ouvrez votre cœur à la confiance, vos lèvres au mot qui consent... C'est le désiré des nations qui est là et qui frappe ; s'il passe outre parce que vous avez différé d'ouvrir, vous gémirez de nouveau après celui que votre cœur aime. Levez-vous donc, courez ouvrir ! Levez-vous par la foi, courez par la prière, ouvrez par le consentement » (4e Hom. sur le *Missus est*, n° 8).

La Vierge n'a nul besoin de cette adjuration. Marie dit alors : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et pourtant ce n'est pas de la littérature. Nous en avions besoin, nous autres, pour comprendre ce que nous devons au *fiat* magnifique de Marie.

* *

Et maintenant, m. f., dans le royaume de Dieu qui est son règne dans le monde, la T. S. Vierge vous apparaît-elle uniquement comme la Reine-Mère, porteuse d'un beau titre, établie dans une situation toute faite, digne du respect et de l'admiration des sujets de son Fils ? Ne serait-elle pas plutôt la Régente, Régente terrienne, comme l'invoquait notre Villon, qui a géré les affaires du royaume toute la minorité de son enfant ? N'est-elle pas davantage même — car nos comparaisons humaines ne sont pas à la mesure des réalités divines — puisque avant la naissance de son Fils et pour cette naissance même tout a dépendu de son obéissance, de son acceptation, de son *Fiat ?*

Notre univers concentrationnaire fait enfin la découverte de la dignité de la personne humaine. Cette dignité, Dieu qui l'a faite, la respecte et l'honore. Nous ne sommes pas des automates entre ses mains, mais des êtres libres qui décident de leur destin, assument la responsabilité de leurs actes, méritant d'en recevoir la gloire.

Il n'a pas fait, d'office, de la Vierge la Mère du Sauveur. Il lui a fait connaître ses intentions sur elle. Il a laissé à sa liberté de décider : et c'est parce qu'elle a dit *oui* et avec un empressement qui en double le prix que l'incarnation a eu lieu, cette incarnation qui contenait en elle déjà la rédemption, l'Eglise, les sacrements, tout l'organisme de notre salut.

Appelez cette coopération du nom que vous voudrez. Des Papes et des plus grands ont nommé Marie la Corédemptrice du monde. Le théologien peut et doit analyser le sens et déterminer la portée d'un mot qui de prime abord semble mettre la Sainte Vierge sur un pied d'égalité avec le Rédempteur dans l'œuvre de notre salut comme deux associés.

Une chose est certaine : Marie n'est pas un personnage accessoire du drame. Elle y joue un rôle de premier plan. Elle a vraiment apporté son concours, et comme personne autre, au salut du monde.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXXI

CLÉMENT VIII ET PAUL V

Les successeurs de Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV et Innocent IX régnèrent trop peu de temps (1590-1592) pour continuer l'œuvre réformatrice de S. Pie V et de ses successeurs.

* *

Clément VIII (1592-1605) qui ouvrira le XVIIe siècle, gouverna l'Eglise pendant treize ans. Il était issu de la noble famille Aldobrandini de Florence. Il eut un pontificat fructueux. Parmi les principaux événements, il faut compter : 1° l'absolution accordée à Henri IV, le 17 septembre 1595 ; 2° la paix de Vervins en 1598 conclue, grâce à lui, entre la France et l'Espagne ; 3° le recouvrement par l'Eglise romaine du duché de Ferrare, après la mort du duc Alphonse II ; 4° surtout la célébration du grand Jubilé de 1600 qui amena à Rome trois millions de pèlerins : chiffre énorme qui atteste la vénéra-